

Un beau poison

DU MÊME AUTEUR

Figurante, La Martinière, 2015

Dominique Pascaud

Un beau poison

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

© le dilettante, 2026
ISBN 979-10-308-0194-1

Couverture : Pierre Issen

*Un écrivain jouit par rapport au public
de deux spécifications parfois vastement
différentes : il a une situation et une audience.*

Julien Gracq, *La Littérature à l'estomac*

*Dans l'éternité, la postérité n'existe pas ; tout
est contemporain.*

Hermann Hesse, *Le Loup des steppes*

À mes enfants.

Aux Petits Maîtres.

I

I

D'un mouvement lent, mon coude effleura une épaule qui se trouvait dans la moitié du lit que personne n'occupait depuis bientôt trois ans.

Je mis cela sur le compte du prolongement d'un rêve, un demi-sommeil, que l'on savoure le matin ou au sortir d'une sieste trop longue et qui vous fait perdre toute notion de temps et d'espace pendant quelques secondes – dans la brume d'un état où l'esprit, comme détaché du corps, vous alerte, d'un dérèglement des sens, de l'incongruité d'une situation.

Malgré une mauvaise vue, je fus obligé de reconnaître que quelqu'un était bien là, le dos tourné, en train d'émettre un léger ronflement dont la scansion animait la couverture de bas en haut. Je levai mon buste et cherchai à tâtons mes lunettes reflétant les caractères rouges du réveil : il était trop tard pour aller au travail, encore tôt pour une grasse matinée – cette réflexion me permit de débiter mon investigation muette.

J'étais sorti la veille. Un établissement où l'assiette aux proportions ridicules abrite un subtil agencement d'ingrédients, connus ou non identifiables, entourés de virgules de sauce balsamique qui satisfont le palais au moment où vous avez englouti le peu qu'il restait. Le dessert était du même effet. Une sculpture miniature que l'on hésite à détruire et qui, de nouveau, vous laisse orphelin, comme si la faim, non assouvie, s'était envolée avec l'addition qu'une bouteille de rouge acceptable avait gonflée sans scrupule. Après cela, je m'étais rendu dans un bar à cocktails où de jeunes gens – hommes soignés et jolies femmes – conversaient et riaient fort entre deux gorgées aspirées dans des pailles fluorescentes. Je me souvins être allé fumer dehors et, à la recherche de feu, avoir demandé aux personnes, comme moi, frigorifiées devant l'entrée, de me dépanner d'un briquet ou d'une allumette. Après cela, plus rien.

Peut-être que la personne dont je ne devinais pas le visage pourrait m'éclairer sur les instants manquants de ma soirée et, mieux encore, de notre nuit. La masse de cheveux châtons qui surnageait au-dessus de la couette déployait de longues mèches parfumées d'une eau de toilette aux notes fraîches d'oranger qu'un homme ne porterait pas. Je n'osai la réveiller. Je sortis en si-

lence de mon lit et constatai l'absence de tout vêtement sur moi. La lumière qui s'immisçait entre les rideaux éclaira au sol mon caleçon, que je mis tout en poussant, au fond du couloir, la porte de la salle de bain. Couvert d'un peignoir, je me dirigeai vers la cuisine pour préparer du café.

Debout, les reins calés contre l'évier, je regardai les immeubles qui encerclaient le mien. Au milieu de cette forêt de béton, le pont aérien qui supportait à intervalles réguliers, dans les deux sens, les rames du métro dont le bruit, autrefois incommodant, berçait mes nuits de son chant plaintif. Une fois les dernières gouttes tombées dans le liquide noir, je me servis une tasse que j'accompagnai d'une madeleine un peu sèche.

Je ne savais pas qui était cette femme. À cet instant, je me sentis fier d'avoir ramené quelqu'un à mon appartement – un sentiment de puissance me parcourut. Je n'avais pas eu de rapports intimes depuis longtemps. Tout en effleurant de mes lèvres le breuvage brûlant, je me félicitai, bien qu'aucun souvenir d'une étreinte ne vînt à mon esprit. Je me mis à douter alors de mes performances avec cette inconnue. Après tout ce temps sans amour physique, avais-je été à la hauteur ?

Je sortis un plateau de l'armoire et y déposai une autre tasse que je remplis. Dans une cou-

pelle, deux morceaux de sucre et une petite cuillère accompagnaient mon cadeau de réveil que je voulus délivrer à ma convive (je n'ajoutai pas l'une de mes viennoiseries, dont la date limite de consommation avait expiré).

Une fois le seuil de la porte franchi, je constatai le lit vide. La couette avait été déployée jusqu'à terre, les rideaux rouges, ouverts. Je restai debout lorsque j'entendis le froissement lointain du plastique que l'on manipule d'un coup sec, suivi du bruit de l'eau sur le bac de douche. Mon inconnue s'était levée sans que je m'en aperçoive et, selon toute vraisemblance, était allée dans la salle de bain comme s'il eût été naturel pour elle de s'y rendre sans m'en avertir. Je ne sus quoi faire – la saluer, lui dire un mot de l'autre côté de la porte – et me trouvai désarmé face à cette situation.

J'observai le parquet flottant et vis des affaires qui n'étaient pas les miennes. Tout en écoutant le jet continu, j'entrepris une fouille discrète, rapide, méticuleuse : son pantalon (où je ne trouvai qu'un mouchoir en papier usagé) ; son manteau (dont les poches ne m'apprirent rien) ; son sac à main (rouge à lèvres, stylo, tampons, plan de métro, tickets de caisse, eau de toilette, mouchoirs encore, vernis à ongles, crème hydratante, gants en laine, boîte de préservatifs ; nulle trace

de papiers officiels ni de porte-monnaie ; pas de carte d'identité, de permis de conduire, de carte bleue). J'étais prêt à déverser le contenu lorsque j'entendis l'eau s'arrêter de couler. Je reposai le sac et m'assis pour l'attendre. Je l'imaginai s'essuyant avec l'une des serviettes que je dispose sous le lavabo.

Après quelques minutes, un ronronnement se fit entendre. Elle avait trouvé où était rangé le séchoir à cheveux dont je ne me servais jamais, caché au fond de l'armoire à pharmacie qui regorgeait de médicaments menaçant de dégringoler à chaque ouverture. Son apparente aisance me laissa perplexe, comme si elle connaissait les lieux. Peut-être nous étions-nous adonnés à quelques jeux érotiques dans la salle de bain. À vrai dire, je n'en avais aucune idée. Plus je l'attendais, assis sur la bergère dans l'angle de ma chambre, plus ma curiosité se changeait en appréhension, ne sachant pas à qui ou à quoi j'avais affaire.

Lorsqu'elle entra, sa tête était couverte d'une serviette pour frictionner sa chevelure. Ses pieds et tout le reste de son corps étaient nus. Mon regard parcourut l'ensemble de son anatomie, qui se dévoilait sans pudeur. Ses hanches, larges et souples, laissaient deviner sous le mouvement de son bassin les crêtes iliaques saillantes comme

deux rochers sous sa peau séchée. Sa poitrine, un brin asymétrique, avait les rondeurs de deux fruits, ses jambes d'une finesse étonnante s'élançaient telle une croisée d'ogives vers la naissance de son pubis. Tandis qu'elle continuait à remuer sa tête dans tous les sens, elle s'arrêta au milieu du tapis et savoura de ses orteils la douceur de la laine. D'un geste soudain, elle retira la serviette et son visage illumina ma chambre. Elle avait des yeux d'une profondeur infinie. Son nez retroussé laissait deviner quelques taches de rousseur qui parsemaient la pointe du cartilage jusqu'aux pommettes rosies par la chaleur; son menton était sec mais en un éclair il se détendit lorsque, m'apercevant, elle se mit à sourire et les commissures de ses lèvres ponctuèrent de deux fossettes l'extrême beauté de sa face angélique qui pourtant, malgré un nouvel effort de mémoire, ne me dit vraiment rien.